CD, critique. BEETHOVEN : Sonates pour piano n°3° opus 109, n°28 opus 101. ISHAY SHAER, piano (1 cd ORCHID classic)



CD, critique. BEETHOVEN : Sonates pour piano n°3° opus 109, n°28 opus 101. ISHAY SHAER, piano (1 cd ORCHID classic, juillet 2015). D'emblée, on sent une forte conscience musicale, propre à exprimer l'inquiétude du discours, sa fragilité, son instabilité qui sourde, comme sa profonde subtilité mouvante. L'interprète construit tout un monde flottant à la belle structure et au toucher murmuré, canalisé, souvent peu appuyé. Aucun doute, le pianiste israélien **Ishay Shaer** a beaucoup de choses à nous dire sur la question de Beethoven. Sa compréhension du compositeur, sa retenue très riche en intentions retient immédiatement l'attention et nourrit l'écoute. Nous notons : la très belle fluidité liquide, flexible et schumanienne du premier V*ivace* de la **Sonate** d'ouverture **n°30**, auquel répond l'agilité elle aussi très finement calibrée du court *Prestissimo* qui suit. Le souffle ample, intérieur et d'une infinie rêverie nostalgique se déploie avec un sens grave de la construction, dans le plus important des 3 mouvements de cette Sonate, (plus de 12 mn) : noté *Andante molto cantabile ed expressivo*, l'épisode, l'un des plus suspendus du dernier Beethoven, l'un des plus

énigmatiques aussi dans le registre introspectif et amoureux, à la fois vivant et caressant. **Né en 1983, Ishay Shaer en exprime l'état d'ivresse et de conscience alternées**, entre ravissement et renoncement. Encore parfois vert, l'allant prime ici sur la ciselure inquiète, ténue, mais en dépit de sa jeunesse, le pianiste remarqué et distingué par Daniel Barenboim en 2011, sait construire la fine architecture si versatile d'un Beethoven qui ne cesse d'expérimenter, de questionner, de nourrir et de redéfinir le cadre du développement formel (où Beethoven semble nous poser la question et se poser la question à lui-même, … : qu'est ce qu'un mouvement final de Sonate, où va-t-il, quel est son sens ?…), en particulier dans la section dernière où la question enfle jusqu'à son point de non retour, laissant l'auditeur dans un état d'attente sidérée.

Le jeune pianiste Ishay Shaer enregistre un récital Beethoven de bout en bout captivant

Elégance et âpreté du geste beethovénien



L'enchaînement se produit avec **les 6 Bagatelles de l'opus 126**, pleine de retenue introspective (premier Andante), ou échevelée, pulsionnelle (Allegro et Presto), parfaitement agencés dans l'esprit d'une série de pochades au caractère chacune très affiné, affûté, sculpté avec un sens immédiat et franc de la sincérité. Là encore c'est la grande élégance du geste, et la retenue veloutée du toucher (le *grazioso* très articulé du n°3), la recherche d'une sonorité ronde, équilibrée qui fouille, interroge matière et direction du geste sonore…, qui captivent. Le pianiste n'a rien à démontrer, mais il invite, suggère, éclaire. Même impression d'une intelligence en éveil, à l'affût dans les 11 Bagatelles qui suivent (Opus 119).
La pensée expérimentale, éruptive de Beethoven s'exprime tout à fait dans les 3 épisodes de la dernière **Sonate n°28 (Opus 101)** de ce récital très abouti. Les deux premiers exposent clairement les diverses tendances d'une âme radicale, absolutiste, puis la 3è et dernière, la plus développée, est énoncée et structurée à la façon d'une synthèse rétrospective qui cible aussi l'avenir. L'acuité du geste, la ciselure souvent crépitante du toucher indiquent clairement chez Ishay Shaer, un beethovénien capable de clarté, de nuances secrètes et intimes, de caresses déjà mozartiennes, moins d'astuces et de facéties formelles à la Haydn. Le caractère ombrageux de Beethoven se libère amplement, de façon très graduelle dans l'***Adagio*** finale, de plus de 10 mn, aux éclats sertis dans toutes les nuances ébène. Le tact à la fois ténébriste et feutré du pianiste convainc absolument dans cet instant suspendu où le temps s'arrête, tout inféodé à l'émergence de la sensation et du sentiment : ceux du songe, de l'oubli, du renoncement, de l'absolu poésie. Ishay Shaer n'oublie pas la gravité secrète qui nimbe toute la clarté de ce passage

schubertien dans sa quête de la réitération enivrée, capable d'éclairs, voire d'assauts d'une ardeur juvénile quasi primitive (remarquable lumière et énergie de la fugue finale). Ce que nous dit le jeune pianiste est souvent captivant. Ishay Ishaer appartient à la génération nouvelle de pianistes au tempérament mûr, très inspiré par le répertorie défendu. Dans la continuité de cette inspiration chez Beethoven, on aimerait à présent l'entendre chez Liszt, Schumann et … Haydn. A suivre évidemment.

_____

CD, critique. BEETHOVEN : Sonates n°28, 30, Bagatelles… ISHAY SHAER, piano (1 cd Orchid classics, UK, juil 2015). – Illustrations : portrait chemise blanche © J Coen

VIDEO Beethoven par Ishay Shaer :
https://www.youtube.com/watch?time_continue=54&_v=3jBx0oaoR4w

DVD critique. POULENC / BARTOK:Barbara Hannigan, EP Salonen (déc 2015-1 dvd Arthur Musik)



DVD critique. POULENC/BARTOK : Barbara Hannigan, EP Salonen (déc 2015-1 dvd Arthur Musik). De deux univers différents, **Warlikowski** fait un même chant passionné, habité, radical, le miroir de deux amoureuses sous domination. On peut aisément reconnaître ici la meilleure mise en scène du metteur en scène si inconstant, dont on a pu regretté ses réalisations du Roi Roger, de Parsifal et plus récemment de Don Carlos… à Paris. Mais son hypersensibilité maladive, son goût des êtres décalés en péril, et des situations extrêmes, colle parfaitement au déroulement des deux ouvrages réunis. Bartok à l'opéra nous offre une expérience unique et géniale car la somptuosité et le raffinement voluptueux de sa parure orchestrale contredit exactement l'horreur du drame qui se joue entre le maître châtelain et sa proie nouvellement acceptée dans la demeure : Judith. Ostensiblement, les joyaux mordorés des instruments ajoutent à la machine de séduction et d'hypnose graduelle qui ensorcelle la jeune femme, laquelle malgré ses doutes

légitimes, finit emmurée vivante.

ART DE L'ENCHAINEMENT… À la fin du château, quand Barbe Bleue pétrifie tout à fait Judith et la fait rentrer dans sa boîte objet, lui refusant comme pour toutes les autres épouses, un statut, la liberté, tout émancipation et toute dignité, … surgit tel un Œdipe femme aux yeux ensanglantés, "Elle", l'héroïne unique chez Poulenc, rétablissant ce lien entre les deux femmes de Bartok à Poulenc donc, et qui sont des objets de domination et de soumission.

Warlikowski se montre très inspiré et juste en soulignant la parenté de climats (tension et ivresse voluptueuse… Certainement plus incisive chez Poulenc), la similitude du sujet entre les deux opéras d'un acte chacun. **JUDITH et ELLE SONT SŒURS PAR LEUR ATTACHEMENT À L'HOMME QUI LES ASSUJETTIES TOTALEMENT.**

De sorte que l'on croit tout à fait que Poulenc prolonge ce qui a été exposé chez Bartok. La femme désirée courtisée valorisée par le désir de l'homme qui la guide dans la première partie bartockienne, est chez Poulenc son esclave hystérique, bête insatisfaite, amoureuse détruite, ange déchu, clown exténué… Tout en elle désigne et transpire la solitude infamante qui la brûle : c'est une pleureuse alcoolique qui s'embrase et se consume jusqu'à perdre tout raison.

La solution de continuité entre les deux actes pourtant de mains différentes, gagne une puissance réaliste indiscutable dans la conception de l'homme de théâtre qui en a restitué avec grande intelligence, le lien dramatique.

En dépit de la dureté de son sujet, de la violence de son action, de l'horreur domestique dont il s'agit, le déroulement du spectacle est passionnant, et grande gagnante de cette scène sauvage mais actuelle (on pense à l'affaire Weinstein), la soprano **Barbara Hannigan** incarne le nouveau modèle des chanteuses d'aujourd'hui, complètes et exemplaires, formidable

actrice et chanteuse naturelle au verbe français coulant, évident, claire, d'une bouleversante humanité. Quelle présence et quelle plastique. À la fois blessée fragile hallucinante dont chaque mouvement et intonation bouleverse comme la transe et rage impuissante d'une poupée desarticulée hallucinante. Quelle déclamation toute en finesse et en nuances. **L'idée de génie de Warlikowski est le choix du dénouement et cette relation physique qui prend corps entre Elle et son amant sur la scène**. On ne dira rien de cette nouvelle danse à deux mais elle renforce encore la justesse de la conception comme la performance époustouflante de la diva Hannigan.



Même absent le baryton basse abyssal de **John Relyea**, d'une virilité animale et troublante chez Bartok, ne cesse de hanter chaque phrase d'une Hannigan dont il semble que chaque phrase prière et invocation lui est adressé d'un temps à l'autre, d'un compositeur à l'autre. Tout en étant un grand moment d'opéra, court, fulgurant, incandescent, Warlikowski signe donc un superbe moment de théâtre. Magistrale réalisation et conception d'ensemble.

_____

DVD, critique. POULENC/BARTOK : Barbara Hannigan, EP Salonen (déc 2015-1 dvd Arthur Musik) – Filmé en direct du Palais Garnier en décembre 2015. Avec John Relyea, Barbara Hannigan, Ekaterina Gubanova, Claude Bardouil. Orch de l'Opéra de Paris. Esa-Pekka Salonen, direction.

Livre événement, annonce.

Rêve d'Espagne / Musique espagnole en France par Marie Christine VILA (Fayard)



Livre événement, annonce. Rêve d'Espagne / Musique espagnole en France par Marie Christine VILA (Fayard). En 1862, le tableau de Manet : « ***le ballet espagnol*** » (choisi en couverture du présent ouvrage) indique avant l'engouement de Chabrier et Bizet, la passion du peintre moderne pour l'Espagne… mais il n'est guère le seul touché par l'ibérite aiguë ; Carmen de Bizet (1875), España de Chabrier (1883), Iberia de Debussy, le Boléro de Ravel témoignent de la faveur esthétique pour le sud, mais aussi éclaire la longévité du phénomène : l'Espagne inspire la France, qui entretient avec elle une relation ancestrale oscillant entre attraction et rejet. L'ibérisme, tropisme, exotisme proche, juste au delà des Pyrénées, permet de développer un échappatoire au wagnérisme envahissant… comme ce fut le cas du Maroc et de l'Afrique du nord (jusqu'à l'Egypte) pour Saint-Saëns (lui-même sur les traces du peintre Delacroix)…

Pendant un siècle (1820-1914), de la première génération romantique en France, à la fin de la première guerre, l'Espagne divertit le public français avec l'« espagnolade » (un exotisme à bon marché, c'est à dire, précipité critique un rien péjoratif) ; elle représente aussi, au fil des échanges, une source d'inspiration et un renouvellement en profondeur du langage musical. Au tournant du XXe siècle, les compositeurs français confrontés au modèle wagnérien, y trouvent l'échappée belle, propice à l'expression d'une musique moderne française,

qui contribue en retour à la création d'une musique moderne espagnole. Quand les Français recherchent une nouvelle inspiration, confondant souvent folklore, oeillade, citation ethnographique, volonté rafraîchissante ou insert scientifique, les compositeurs espagnols entendent rejoindre Paris pour y obtenir reconnaissance et revenus substantiels.
Sous le ciel parisien, des émigrés, Albéniz, Turina ou Falla, œuvrent à l'inverse pour sortir la musique espagnole de ses clichés, tandis qu'un Viñes, pianiste interprète de génie, met son piano au service de Ravel, Debussy ou Satie.

C'est ce double mouvement intégration, normalisation qui cultive le piquant et le folklorique sans empêcher une certaine standardisation au diapason de l'échelle européenne que le lecteur vit au gré des pages de ce livre passionnant, à travers chacun de ses jalons chronologiques, soit 8 chapitres qui évoquent toutes les personnalités, les courants esthétiques et les postures, les rencontres et les associations, qui croisent aussi les représentations – plus ou moins réussies, de la culture espagnole aux Expos Universelles (de 1878, 1889, 1900), miroirs écrins qui rétablit l'image de l'Espagne dans le concert des nations européennes. Critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews le 26 mars prochain, jour de parution du livre Rêve d'Espagne (Editions Fayard).

_____

Livre événement, annonce. Rêve d'Espagne / Musique espagnole en France par Marie Christine VILA (Editions Fayard) – 324 pages – Format : 135 x 215 mm – Prix imprimé (indicatif) : 23 €. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars et avril 2018.

EAN :
9782213668215

EAN numérique :
9782213668086

Code article : 3632072 / Musique

Parution : 21/03/2018

CD, coffret événement, annonce. CLAUDIO ARRAU: COMPLETE PHILIPS RECORDINGS (80 cd Decca / DG)



CD, coffret événement, annonce. CLAUDIO ARRAU: COMPLETE PHILIPS RECORDINGS (80 cd DECCA – 1928 – 1991). C'était le temps de Polygram et du label phare du piano, Philips (qiui comprenait alors Arrau, Brendel, Bolet… sans omettre la jeune Uchida). En mars 2018, Universal sort l'intégrale **CLAUDIO ARRAU (1903-1991)**, totalisant depuis 1928, surtout le début des années 1950 jusqu'à sa mort, 4 décades de recherche musicale et pianistique de celui qui fut avec Abbado, le grand Claudio, immense interprète capable d'interroger la forme, le sens du son, questionner le texte musical comme s'il s'agissait d'un texte littéraire. Gageons qu'avec le temps ce sont surtout ses Chopin, Mozart, Liszt, Brahms et Schumann (moins Beethoven malgré ce que l'on peut lire ici et là) qui distinguent ici une conception souveraine, ne sacrifiant rien sur l'autel de

la trop futile certes séduisante démonstration virtuose… Celui qui admirait surtout Kempff et le jeune Barenboim (artiste DG exclusif depuis ce même mois de mars 2018), a accompagné à mesure qu'il explorait le son romantique, les avancées et trouvailles de l'industrie discographique et du disc compact. Jusqu'à ses 88 ans, le pianiste chilien a su ciseler une expérience sonore et musicale, arstique et quasi spirituelle de la grâce pianistique avec un tact et une élégance, une probité entière, majeure, radicale qui le mène, conscient de chaque explorations, maître de tous ses effets, jusqu'au terme du voyage terrestre, enregistrant encore l'année de sa disparition en… 1991.

Aujourd'hui, Decca présente la somme de sa production pour Philips et American Decca en une édition limitée de 80 cd, comprenant également l'enregistrement live du 4e concerto pour piano de Beethoven avec Leonard Bernstein pour Deutsche Grammophon. La discographie d'Arrau est dominée par le répertoire classique et romantique : Mozart, Brahms, Schumann, Liszt, Chopin et surtout Beethoven, compositeur auquel le nom d'Arrau reste malgré notre appréciation (forcément subjective) étroitement associé. On y retrouve des collaborations avec Sir Collin Davis, Bernard Haitink, Leonard Bernstein, Henryk Szeryng, János Starker, Arthur Grumiaux.

CONTENU DU COFFRET. Les 80 cd sont classés par compositeurs. La rééédition présente deux interviews inédites avec Claudio Arrau, une introduction aux concertos de Beethoven réalisée à l'occasion de la première parution en 1964 avec l'orchestre du Concertgebouw et Bernard Haitink, et ses réflexions sur les sonates de Beethoven. Le livret trilingue (anglais, allemand, français) de 180 pages comprend un nouvel essai par le producteur Jeremy Hayes (clé pour comprendre l'univers expérimental et élégant du maître pianiste), de nombreuses photos rares des archives Philips et Decca et des reproductions des pochettes originales. Coffret événement : prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de

CLASSIQUENEWS. CLIC de CLASSIQUENEWS du printemps 2018 – Sortie : 9 mars 2018

_____-

En savoir / lire plus sur [le site du CLUB DEUTSCHEGRAMMOPHON.COM]

LIVRE, événement, critique. Histoire de W.A. Mozart par Constance (éditions Bibliothèque des Arts)

LIVRE, événement, critique. Histoire de W.A. Mozart par Constance (éditions Bibliothèque des Arts) – Publiée par sa veuve Constance d'après des lettres et documents originaux, Histoire de WA MOZART est la première biographique donc « d'époque ». L'intérêt est de suivre pas à pas, la carrière et donc la genèse et la création de chaque partion, de chambre, symphonique, opératique, etc… à travers les propres mots de Mozart, tels qu'ils paraissent dans sa riche et très documentée correspondance, soit les lettres fournies par sa veuve Constance (née Weber), et éditées par Georg Nikolaus von Nissen. Il est donc question d'un ouvrage « historique », élaboré et publié par la veuve et le nouvel époux de cette dernière, NISSEN.
« **Le Nissen** » est donc un ouvrage de référence pour tous les historiens et plus largement pour tous les mozartiens passionnés et nouvellement acquis…
Cette réédition opportune, opérée par l'éditeur suisse

Bibliothèque des Arts, est un classique, car elle fut non seulement la première (publiée à Paris chez Garnier Frères en 1869), mais elle a surtout la particularité d'avoir été établie sur la base des documents originaux en mains de Constance, « veuve à 29 ans de Wolfgang Amadeus ».
En 1797, la veuve Mozart, Constance, rencontre Georg Nikolaus von Nissen, chargé d'affaires du roi du Danemark à Vienne, qu'elle épouse en 1809. Nissen, retraité, envisage une biographie du compositeur. Il est grandement aidé par ce que possédait Constance, et par les lettres et papiers de famille que lui confie Nannerl, la sœur aînée de Wolfgang. Il s'agissait à l'époque d'inédits, des sources indiscutables, de première main. Hélas Nissen meurt avant d'avoir terminé ses recherches. **C'est finalement sa veuve, Constance** (portait ci-dessous) qui, avec l'aide de deux amis proches, achève le travail biographique et le recollement de tous les documents originaux à cette fin.



D'abord, publié à Vienne en 1826, le livre regroupe ainsi près de 140 lettres de Léopold Mozart dont de très nombreuses adressées à sa femme et à son fils, et de quelques 120 lettres de Wolfgang, la plupart adressées à sa femme et à son père. Cette très riche correspondance, comportant notamment l'évocation des trois séjours de Mozart à Paris, apporte un éclairage capital sur le processus de travail de Mozart, sur l'évolution de son art, sur le contexte aussi, c'est à dire la vie musicale en Europe à l'époque de Mozart ; car la géographie des créations indique précisément les voyages et déplacements de Mozart, seul et en famille… ; il précise la vie familiale des Mozart, selon un ancrage intime, au plus près des intéressés. L'auteur accompagne cette correspondance de commentaires et de témoignages du plus grand intérêt. La

traduction et l'adaptation françaises ont été faites par le musicologue Albert Sowinski (auteur notamment d'une vie de Chopin).
Cette biographie de Mozart « pris sur la vie » est une véritable immersion, non seulement dans le vécu du compositeur, mais encore dans la vie musicale pendant la seconde moitié du XVlle siècle. Une partie analytique ainsi qu'un catalogue des œuvres du compositeur (le premier) et des annexes complètent ce livre réédité à l'identique de l'original (seul le format a été changé). Ce livre événement reçoit logiquement le « CLIC » de CLASSIQUENEWS d'avril 2018.

_____

LIVRE, compte rendu, annonce. Georg Nikolaus von NISSEN : Histoire de WA MOZART, publiée par sa veuve Constance d'après des lettres et documents originaux… Pages : 496 pages – Format :12 x 19,5 cm – Prix CHF : 39 / Prix EUR : 39 – Reliure : Broché – parution : printemps 2018 / éditions La Bibliothèque des Arts). Livre événement : CLIC de CLASSIQUENEWS

CD, coffret événement. CHRISTA LUDWIG : the complete recitals on Warner classics (11 cd)



CD, coffret événement. CHRISTA LUDWIG : the complete recitals on Warner classics (11 cd). Elle aura connu le sommet de sa carrière lyrique dans le rôle de la Teinturière de La Femme sans ombre de R. Strauss (sous la direction de Karl Bohm, pour l'inauguration du Met en 1966), et certainement pas dans le rôle de Brangaine (Tristan) : ennuyeux à mourir ; puis aura failli casser et perdre sa voix en chantant Eboli, pilotée par Karajan en août 1975 à Salzbourg… énérée en Autriche et en Allemagne comme la diva germanique par excellence, Christa Ludwig qui fut donc Cherubino (Le Nozze), le Componist (Ariane Auf Naxos), en particulier Kundry (Parsifal, à Bayreuth), prit sa retraite en 1994. Il n'y eut qu'une seule mezzo, aussi engagée, au moelleux âpre et mordant, articulant comme peu, vraie diablesse dramatique, et tragédienne nuancée : Agnès Baltsa. Et bien sûr Maria Callas, mais Ludwig comme Baltsa ne sont pas des sopranos et ne purent jamais chanté, ni Leonora, Violetta chez Verdi, ni Isolde chez Wagner…

Amoureuse de littérature et de textes poétiques, c'est surtout dans l'univers millimétré du lied que la mezzo devenue légendaire a donné l'ampleur de son génie vocal, soie sensuelle et voluptueuse, flexible et intelligemment incarnée, capable de dire chaque mot, et de faire parler la musique. C'est une diseuse hors pair, véritable poétesse et prophétesse du verbe, dévoilant toute les intentions poétiques du texte, de la phrase, dans un dialogue riche et allusif, éclairant comme jamais toute situation dramatique dans ses enjeux et ses promesses les plus inouïs-, avec le piano et les autres voix. Amoureuse de Goethe, la « diva Ludwig » vénère Hugo Wolf qui le met divinement en musique. L'interprète a toujours défendu d'abord le texte puis la musique. En cela elle s'accorde avec l'esthétisme de Monteverdi (qu'elle n'a pourtant jamais

chanté). Née en 1928, WARNER célèbre non sans raison le génie interprétatif d'une mezzo particulièrement identifiable, et qui n'a pas sa langue dans sa poche (pour qui a parlé avec elle : son tempérament et sa franchise, précise, détaillée, argumentée contraste avec le parler insipide, fade et passe partout qui a court aujourd'hui, mondialisation et standardidation obligent ; être bien avec tout le monde partout…).Dans le coffret WARNER, on y retrouve ainsi le genre que Ludwig a servi avec un tact, une subtilité belcantiste : accordant, contrôlant, adaptant chaque nuance vocal selon le sens du texte. Voici les lieder de Schubert (hélas son cher Winterreise / Voyage d'hiver, en cycle intégral n'est pas présent) ; voici surtout Brahms, et Wolf et Strauss. On reste envoûtés sous le charme de ses mélodies de saint-Saëns (Une flûte invisible) et les Chansons madécasses de Ravel. La France et le français sont comme une seconde patrie car elle a épousé un français (« Paul-Emile »). Outre une quasi intégrale des lieder de Brahms, le coffret réunit ses meilleurs accomplissements dans le genre du lied avec orchestre : Wagner (Wesendonck-lieder), Mahler (Lieder eines fahrender gesellen, Kindertotenlieder, et bien sûr, le légendaire Chant de la terre (Das Lied von des Erde).
Parmi les inédits mémorables qui ajoutent encore à la valeur de cet héritage inestimable : Lieder de Berg, Max Reger, Wagner (Wesendonck-lieder), sans omettre eux de Wolf, un air de Gluck, plusieurs Brahms dont le récital enregistré (et donc jamais publié jusqu'à ce jour) avec son premier mari, Walter Berry…



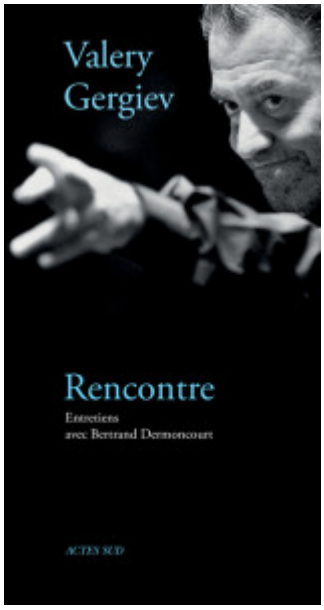
_____

Christa Ludwig (mezzo-soprano) : « The Complete Recitals on Warner Classics » (Coffret 11 CD Warner)

SOUVENIRS, SOUVENIRS…. il y a 10 ans déjà en 2008, pour ses 80 ans, **Christa Ludwig faisait l'objet sur CLASSIQUENEWS d'une page dédiée, synthétisant un cycle de rééditions cd et dvd**

[LIRE les 80 ans de Christa Ludwig.]

LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD



LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD. On apprend rien de particulièrement nouveau au sujet du chef russe (moscovite pour être précis) le plus actif de la planète, VALERY GERGIEV, dont l'oeuvre principale aura été de redorer le blason de l'ex Kirov devenu Théâtre Mariinksi de Saint-Petersbourg (à partir de 1991), après l'implosion de la Russie soviétique. Les entretiens dont il s'agit réalisés par bribes à partir de 2005, et de façon épisodique, constitue ici une somme assez cohérente qui retrace un parcours, redéfinit une oeuvre musicale et artistique, comme chef et comme bâtisseur surtout. La Rencontre s'étale ainsi que plusieurs années : commencement, apprentissage, le chantier d'une vie (le Mariinski donc)… etc. S'en suit une série de considération sur le répertoire russe dont grâce à sa vigilance reconstructive, le Mariinski est aujourd'hui dépositaire d'une tradition revivifiée : opéras de Moussorgski, de Rimski (le plus difficile à remonter en raison de l'ambition des décors fantastiques ou féeriques…), Tchaikovski, etc… La Russie quasi impériale de Poutine, nouvellement réélu pour 6 ans, a trouvé dans l'édifice Mariinskien de Gergiev, un miroir fidèle par son ampleur, son ambition et sa gloire, ressuscitant de facto

et de façon indiscutable l'excellence musicale russe. Ainsi s'affirme la carrure et la volonté indfectible du « tsar » de la musique en Russie, le général Gergiev, qui né en 1953, aura 65 ans, le 2 mai 2018.



Les remarques de Gergiev sur les symphonistes dont Rachmaninov, Tchaikovski, Chostakovitch, Prokofiev… sont les plus passionnantes ; il ne révèle rien d'inédit comme on l'a dit mais reprécise l'acuité d'une pensée concrète, celle de Gergiev l'architecte. Plus anecdotique mais non moins attachantes son soutien aux chanteuses qu'il aura révélées : Olga Borodina et surtout Anna Netrebko, qui en quelques sorte, perpétue ce goût de l'audace et des risques que lui a transmis certainement le maestro. Celui qui s'apprête à diriger en version de concert lors d'une série de concerts qui passent par Paris en mars 2018, Le Ring de Wagner, se dévoile à demi mot, monstre de travail, fort tempérament et conscience musicale pro russe de première valeur. Lecture incontournable pour qui veut comprendre l'itinéraire du colosse Gergiev.

———

LIRE aussi notre **présentation de Valery Gergiev : Rencontre / Actes Sud.**

http://www.classiquenews.com/livre-annonce-rencontre-avec-valery-gergiev-par-bertrand-dermoncourt-actes-sud/

LIVRE, critique. VALERY GERGIEV / RENCONTRE, entretiens… ACTES SUD, beaux ARTS – Parution : Février, 2018 / 11,5 x 21,7 / 224 pages – ISBN 978-2-330-05628-5 – Prix indicatif : 22 €

_____

CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY)



CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Voilà un programme qui touche d'abord par la finesse de sa musicalité, la recherche d'un son flexible et chaleureux, doué d'une finesse d'intonation, idéalement en adéquation avec son sujet : l'âme juive,… telle qu'elle transparaît et semble se réinventer à chaque séquence, à travers 12 films ici revisités. « *Mémoire et cinéma* » : le titre tient ses promesses. La valeur de la réalisation tient surtout à la

complicité évidente entre les deux interprètes, violon et piano, d'une facétieuse entente, pleine d'équilibre et d'imagination dans ***La vie est belle*** entre autres, duo jubilatoire par son sens des rebonds et des répliques… Evidemment aux côtés des deux indémodables ***Yiddish Mame*** et ***Yidl mitn Fidl***, ouvertement inscrits dans la mémoire, ***Le violon sur le toit*** (1971), est ici mosaïque et condensé de tous les visages de la tradition Ashkenaze ; la séquence semble incarner l'essence même du projet de la violoniste **Isabelle Durin**. L'agilité inspirée du violon dépasse l'évocation militante : elle atteint une poésie critique qui outre sa séduction mélodique immédiate, se pose la question du sens, de ce qui est dit voire suggérer entre les notes, sous l'articulation souvent brillante mais jamais creuse.

Entre élégance et conscience, Isabelle DURIN, le violon cinématographique



Parmi quelques jalons convaincants d'un parcours aussi personnel qu'intensément défendu et finement habité, distinguons entre autres, la tendresse sacrifiée, – tragédie en filigrane – de ***La Liste de Schindler*** de John Williams (plage 1), en ouverture : d'emblée c'est la lumière de la sonorité du violon, jamais appuyé mais allusif et aérien dans son dernier énoncé, qui saisit l'écoute. On a déjà dit toutes les qualités vivantes et palpitantes de ***La Vie est belle*** (3) : où le chant du violon exprime cette volonté d'insouciance et une espérance indéfectible pour le genre humain à travers une invitation à la danse / c'est un appel à la légèreté, avec des ornementations, libres, quasi improvisées, qui semblent divaguer mais garder le cap salutaire, entre détermination et délire. Saluons surtout la belle complicité entre le piano (**Michaël Ertzscheid**) qui varie continuellement ; auquel répond l'énoncé juste, l'intonation crédible et tendrement humaine, l'élocution ardente et millimétrée du violon qui sait par sa souple volubilité, cultiver imagination et liberté avec une dose de tact très suggestif, là encore jamais appuyé dans aucun de ses traits. La musicalité rayonne, d'autant plus étourdissante qu'elle contraste avec le sujet de l'épisode cinématographique, plutôt grave voire terrifiant… Dans la fameuse prière de Yentl (***Papa, can you hear me?*** – plage 8), fixée dans la légende par la chanteuse Barbara Streisand, la vocalité du violon trouve là aussi l'intonation parfaite, entre intériorité et déclamation : la ligne s'embrase, devient brûlure, grâce à la délicatesse du violon. Tout en contraste et enchaînements maîtrisés, le programme sait aussi s'alanguir dans une indicible tristesse (***La passante du Sans-Souci*** de Georges Delerue, 10) ; auquel succède du même compositeur le ***Concerto de l'Adieu***, de ***la Rafle***, de plus de 9 mn : un gouffre sombre et âpre s'ouvre alors, mais tout en finesse. Enfin citons le dernier jalon : ***Les Insurgés / défiance*** dans une

Suite développée (d’après James Newton Howard) qui touche tout autant par sa gravité tenace et mordante, mais pour lequel le violon rayonne toujours par son tact et sa finesse dans la ligne de chant qui articule constamment ; **Isabelle Durin** à mesure qu’elle nous fait traverser les paysages et les tableaux cinématographiques, malgré l’horreur de la barbarie, allège a contrario du sentiment de tragédie ; on s’incline devant l’honnêteté de l’intention et la probité du geste musical. Les deux complices s’entendent d’autant plus qu’ils ont façonné la réécriture des airs originaux, réussissant souvent de très belles transcriptions. Sans texte et sans sujet explicite, airs et mélodies dont il est question, affirme alors une abstraction purement poétique, où rayonnent l’élégance et l’éloquence d’un violon inspiré par sa quête, son devoir de mémoire, sa lumineuse conscience. Magistral.

_____

CD, compte rendu, critique. « Mémoire et Cinéma » : Isabelle Durin, violon et Michaël Ertzscheid, piano (1 cd PARATY). Enregistrement réalisé en mars 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de mars et avril 2018.

TEASER VIDEO « Mémoire et cinéma » : le violon cinématographique d’Isabelle DURIN :



Track List

1- La Liste de Schindler/ Schindler’s List : Thème (John Williams)

2- Oyfn Pripetshik/La Liste de Schindler (Mark Warshawsky)

3- La Vie est Belle/La vita è bella (Nicola Piovani/I.Durin, M. Ertzscheid)

4- Yiddish Mame (Arr.Dov Seltzer/M. Ertzscheid/I.Durin)

5- Yidl mitn Fidl (Abe Ellstein/I.Durin/M.Ertzscheid)

6- Un Violon sur le Toit/ Fiddler on the Roof (Jerry Bock/Arr. John Williams)

7- Un Violon sur le Toit : Ah ! Si j’étais riche/ Fiddler on the Roof : If I were a rich man ! (Jerry Bock/arr. A. Banaszkiewicz, I.Durin, M. Ertzscheid)

8- Yentl : Papa, can you hear me ? (Michel Legrand/ Arr. J. Williams)

9- Yentl : A piece of Sky (Michel Legrand/Arr. I.Durin, M. Ertzscheid)

10- La passante du Sans-Souci (Georges Delerue/ Arr. I. Durin/ M. Ertzscheid)

11- Le Concerto de l'Adieu / La Rafle (Georges Delerue)

12- La vie devant soi (Philippe Sarde/arr.I.Durin et M. Ertzscheid)

13- Le journal d'Anne Frank/Anne Frank's Diary (Alfred Newman/arr. I.Durin, M. Ertzscheid)

14- Suite : Exodus (Ernest Gold/ Arr. I.Durin, M. Ertzsdcheid)

15- Suite : Les Insurgés/Defiance (James Newton Howard/ Arr. I.Durin, M.Ertzscheid)

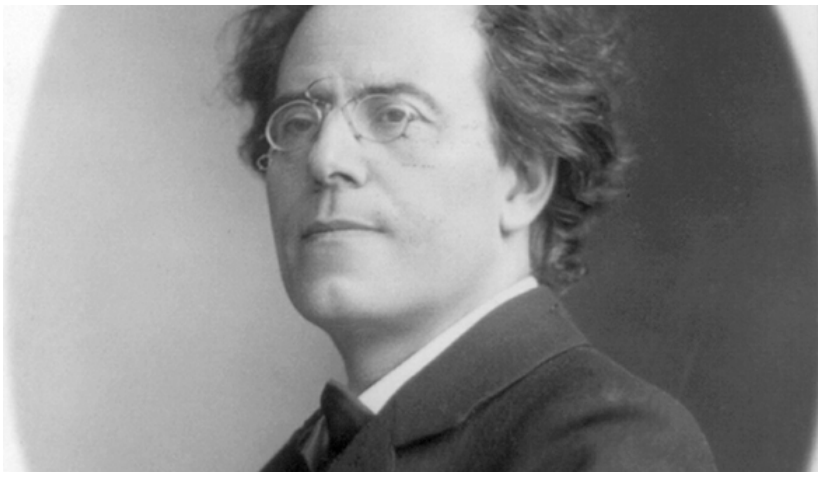
CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder (Thielemann, VOLLE, 2011 – 1

cd Münchner Phil).



CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder (Thielemann, VOLLE, 2011 – 1 cd Münchner Phil). MAHLER l'enchanteur, explorateur de l'au-delà… Pour le centenaire Mahler 2011, Thielemann dirigeait l'adagio de la 10è, précédé (surtout) par le cycle des lieder d'après Des Knaben Wunderhorn, chanté ici par un voix mâle, celle de Michael Volle. On connait l'éblouissante version de Jessye Norman , des 8 séquences de ce cycle inclassable, d'une infinie poésie, pour voix et orchestre : la voix héroïque souligne les contrastes de climats, entre épopée et songe. Sommet de cette diction spécifique entre action, expression et narration, la voix étant à la fois celle des personnages évoqués et celui du narrateur qui pilote l'histoire, le n°4 : le plus long des airs accompagnés : « Wo die schönen trompeten blasen »… (plus de 6 mn). Mahler par un orchestre d'un raffinement poétique extrême parvient à exprimer tous les degrés du désir, aspiration consciente ou non d'une soldatesque éprouvée. Soldat sacrifié, emprisonné, toujours martyrisé… Tout converge inexorablement vers l'extermination et le massacre organisé, en particulier dans le dernier poème de 1901 (n°7, précédent l'urlicht), « Der Tamboursg'sell » / Le jeune tambour, figure même de l'innocence instrumentalisée et assassinée, et au delà, emblème d'une humanité manipulée et exterminée sur l'autel de la guerre. De nombreux thèmes qui ainsi jalonnent l'imaginaire mahlérien, reviennent ensuite dans son oeuvre symphonique (l'Urlicht est recyclé dans le 4è mouvement de sa 2è Symphonie). C'est une vision du paradis

soudainement promis pour tous et chacun (chant proche d'une contine enfin apaisée et tendre).
Thielemann comprend l'enjeu dramatique et universel des Wunderhorn-lieder : il en cisèle le relief instrumental très détaillé qui au début du XXè, avant les grands cycles symphoniques, prépare déjà les caractères de sa langue et de sa palette orchestrale. Le chef prend le temps, respire, nuance aussi : soulignant les intonations et les allusions, d'autant que le baryton **Michael Volle** (wagnérien ès mérite), en acteur diseur, sait ciseler lui aussi des couleurs humaines irrésistibles, entre tendresse, profonde compassion, terreur et panique, et aussi extase lyrique, entre action, détermination et fragilité. Osant même des passages aigus à la limite de la craqure. Tout le genre humain est donc ici synthétisé (en effet, à la façon d'un *Teatrum Mundi*) et l'on reste saisi par la justesse de la lecture, la délicatesse de la baguette qui trouve toujours une balance idéale avec la voix soliste.



Avec les ultimes symphonies de Tchaikovsky, le 6è principalement, les opus de Mahler offrent une traversée au delà du miroir, assurant un passage avec l'autre monde. La plupart se concluent sur la vision salvatrice, réconfortante des éthers célestes illuminés de lumière ; **la 10è est concentrée dans son seul mouvement le plus abouti, l'Adagio** (Mahler n'aura le temps que d'écrire complètement les 3 premiers mouvements, laissant incomplets les 2 derniers…) : Thielemann a revers de beaucoup de versions plus séduisantes voire apaisée, renforce le caractère âpre, le voile tissé dans l'épreuve et la douleur comme la lutte (référence directe à la maladie qui ronge le corps épuisé du

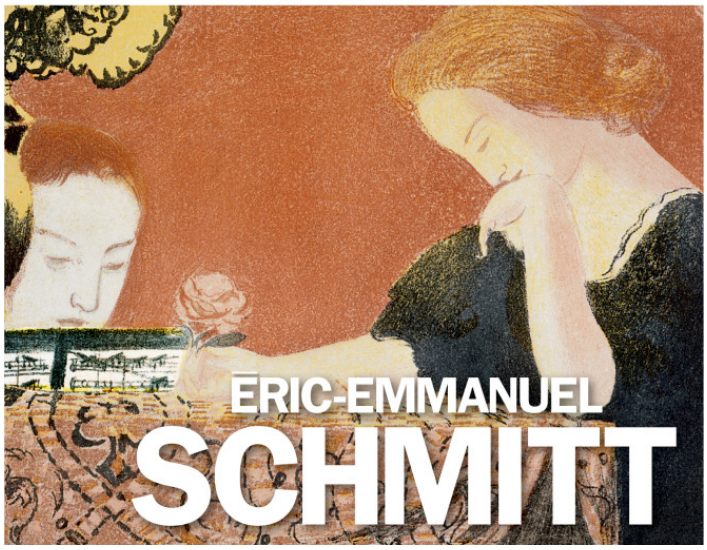
compositeur en 1910 / 1911, lui faisant subir d'atroces souffrances physiques jusqu'à sa mort à Vienne le 18 mai 1911). Toute la partition de cet opus ultime (93 pages manuscrites conçues à Toblach, sa résidence d'été familière dédiée à la composition solitaire, dans la nature), conçoit l'épaisseur de ce voile ténu qui retient à la vie et déchiré, permet la vision de l'audelà : une vision à la fois grandiose, terrassée, effrayée et d'une brûlante ardeur. Tout le mérite du chef est d'en retisser l'armure suspendue, de l'étirer jusqu'à la rupture consentante, aux confins de l'aigu (dans l'unisson des cordes) : une page d'une déchirante résignation, pleine de noblesse et de rayonnante maturité qui dessine par sa sensualité réelle, une aube nouvelle, révélatrice d'une conscience supérieure du monde et de la vie au delà de la vie. Très beau programme réalisé avec un orchestre d'une plénitude détaillée captivante (le jeu des cordes troublé, strident, d'une déchirante langueur finale). Ailleurs très bon wagnérien et straussien, Christian Thielemans, sur les traces d'un Claudio Abbado s'affirme mahlérien passionnant ; il cisèle chaque timbre de l'harmonie, avec une finesse souvent envoûtante.

_____-

CD, critique. MAHLER : Wunderhorn-Lieder, Symphonie n°10 (Adagio). Münchner Philharmoniker / Christian Thielemann – 2011 – 1 cd Münchner Philharmoniker – enregistrement réalisé à la Philharmonie de Gasteig, les 18-21 mai 2011, en commémoration du centenaire de la mort de Malher.

LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel)

LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). Au moment du Salon du livre de Paris (mars 2018), un auteur d'un rare finesse musicale, **Eric Emmanuel Schmitt, EES**, après Bizet (et le charme de Carmen), après Mozart (en son envoûtement émotionnel, dans les Noces, de Beaumarchais à Da Ponte), s'immerge dans les arcanes musicales les plus subtiles, tout en revisitant un passé qui l'a marqué. Voici le piano ensorcelant et enivrant de **Frédéric Chopin**, comme dans un rêve que l'on aimerait toujours vivre et jamais quitter.



Dans un style d'une grande tendresse, plein de délicatesse suggestive, EES façonne et précise peu à peu la figure de l'héroïne, son professeur de piano, « ***Madame Pylinska*** », elle même polonaise comme le compositeur et pianiste romantique,

qui pour ses 9 ans, lui enseigne la magie de Chopin, … c'est une transmission qui s'ignorait, l'école du sentiment et de la sensibilité restituée à la lumière, pour le plus grand plaisir du lecteur (et celui probablement de l'auteur)… EES, 30 ans plus tard renoue avec ce passé révélateur, retrouve la trace de sa vieille professeure, riche d'un bagage qu'il apprend au moment de la narration à mesurer, comprendre, déchiffrer : le secret de Chopin… à travers la vie de la musicienne se dévoile le sens d'une existence terrestre, dans l'ombre, humble et solitaire ; une petite vie, frustrée, mais intérieurement riche et libérée par le pouvoir incantatoire, transcendant de la musique chopinienne; une vocation intérieure, une seconde vie, épanouissante, double, profondément tue et tenue secrète.

Ivresse chopinienne

Les pages sur la musique de Chopin et ce qu'elle produit sur l'âme qui en sait recueillir le nectar immortel sont les plus belles (page 103 et suivantes), celles d'un livre court, admirablement écrit ; plein de pudeur et d'entente complice, – entre l'écrivain et son lecteur, entre l'élève et son professeur, entre le mot et l'image musicale… rares les écrivains qui sont aussi mélomanes. Les grands compositeurs font parler la musique. Les écrivains de talents font vibrer et chanter leurs mots. EES réussit tout cela avec une intelligence et une sensibilité ***poétiques***, où le texte devient

conte, il résonne et chante, par sa justesse de page en page.

_____

LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt :Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). – Édition brochée / 13.50 €
Parution le 5 avril 2018 – 130mm x 200mm – EAN13 : 9782226435736 – **+ d'infos sur le site des éditions ALBIN MICHEL / Page Madame Pylinska et le secret de Chopin**